

C. FREINET

Les problèmes de la vie collective et de la discipline chez l'écolier à la lumière des enseignements de Makarenko et d'autres pédagogues soviétiques

A la suite d'une discussion sur la Discipline au stage international de Marianské - Lazné (août 1955), la revue « *Enseignants du Monde* » a publié un numéro spécial dont nous allons extraire quelques éléments essentiels.

Sans doute, la personnalité du maître est d'une importance considérable ; mais des règles existent dans la formation du collectif maîtres-élèves qui se constitue pour réaliser certains objectifs ; à l'école, le but de ce collectif est essentiellement de préparer les enfants à se faire leur place dans le monde.

Qu'entend au juste la pédagogie soviétique par collectif scolaire ? A première vue, nous croirions qu'il s'agit tout simplement d'une Coopération scolaire, comme celle que nous pratiquons. A travers les articles ou livres que nous possédons, nous sentons cependant une conception plus restrictive.

La tâche principale du collectif dans l'École soviétique consiste à assurer à tous les élèves la possibilité de faire de bonnes études, d'assimiler des connaissances et d'observer l'ordre et la discipline.

Durant les quatre premières années d'étude, il n'existe habituellement pas, à l'école soviétique, un organisme scolaire de classe, l'instituteur étant l'organisateur unique du collectif. Cette conception nous apparaît, de ce fait, comme autoritaire et non coopérative.

La discipline ne contredit pas à la liberté du développement individuel parce qu'elle est admise avec la pleine conscience de sa nécessité. Au contraire, "l'éducation libre", qui a encore ses partisans, et qui laisse les enfants faire ce qu'ils veulent, mène, comme l'expérience l'a confirmé, au chaos et à l'anarchie dans le travail d'éducation, et freine le développement de l'enfant.

Nous précisons ici que nous ne sommes pas partisans de cette éducation libre et que nous sommes, nous aussi, à la recherche d'un ordre et d'une discipline fonctionnels.

La pédagogie soviétique est loin de nier la valeur de l'encouragement et de la punition qui approuve ou condamne la conduite de l'enfant. Mais elle les considère comme des méthodes de secours. La punition ne constitue pas une condition indispensable à l'éducation des enfants. Bon nombre d'éducateurs et de parents obtiennent de leurs enfants une bonne discipline sans recourir aux punitions, ce que nous approuvons entièrement.

Et Makarenko a dit sur ce thème des choses excellentes auxquelles nous souscrivons à 100 %.

Nous serions heureux de recevoir, soit de camarades renseignés, soit des organismes pédagogiques de Moscou, une meilleure documentation, non seulement sur la théorie, mais aussi sur la pratique de ces collectifs, et leur place dans le processus culturel et éducatif.

Nous ne savons pas, en effet, dans quelle mesure les excellents conseils de Makarenko, auxquels on se réfère abondamment, ont influencé la pratique courante de la discipline scolaire.

Nous craignons que ce souci primordial d'une « discipline » dont le maître est l'organisateur et le responsable, qu'un pavlovisme formel et automatique dégénèrent assez souvent en un dressage dont nous avons nous-mêmes trop souffert et que nous ne saurions approuver.

Cette crainte nous vient tout particulièrement d'une étude que nous avons lue dans la revue *Enfance* de février 1956, et qui est présentée par cette note : *Nous traduisons ce livre en raison de l'intérêt qu'il nous paraît présenter pour les psychologues de l'enfance et les pédagogues. Cet ouvrage a été récompensé par l'Académie des Sciences Pédagogiques de l'U.R.S.S.*

En se rendant pour la première fois à l'école, l'enfant sait déjà qu'il devient un écolier, qu'il va apprendre, que c'est le maître qui va enseigner, et que, par conséquent, il devra obéir au maître en tout.

Nous n'acceptons pas cette obéissance totale, pas plus que nous n'apprécions cette image qui nous rappelle trop, à nous, la pédagogie traditionnelle que nous avons subie.

La leçon de calcul commence, et la maîtresse dit aux enfants d'ouvrir leurs livres à une page donnée, de trouver sur cette page la deuxième colonne à copier et, ensuite, de faire l'opération. La grande majorité des enfants trouve rapidement la colonne indiquée ; ils ouvrent soigneusement leurs cahiers, copiant proprement en disposant les chiffres d'une manière rationnelle, et en laissant toujours un espace de deux carreaux, comme l'a indiqué la maîtresse...

Nous sommes loin de notre calcul vivant...

Le maître doit tenir compte de cette tendance de ses petits élèves à être détournés du travail par tout ce qui peut les intéresser et leur procurer des impressions émotionnelles ; il doit établir le plan de ses leçons et la conduite de la leçon de manière à pouvoir diriger l'attention des enfants vers ce qui est nécessaire ; un maître qui connaît bien les intérêts et les tendances de ses élèves peut mieux maîtriser la spontanéité de leurs émotions, en organisant d'avance une action éducative appropriée.

L'auteur parle, en effet, d'une « éducation systématique de la discipline » selon des principes qui furent ceux de notre pédagogie du début du siècle, et que nous croyions définitivement condamnés, en URSS comme en France.

Si le maître tient bien toute la classe sous son regard, et s'il remarque aussitôt les " fauteurs "... Si le maître ne commence pas à habituer tous les enfants à travailler au même rythme dès le début de leur scolarité...

En indiquant, par exemple, la manière dont il faut être assis pour exécuter tel ou tel travail, les pédagogues expérimentés obligent les enfants à se contrôler eux-mêmes. Avant de commencer le calcul mental, la maîtresse dit : "Maintenant, mettez vos mains derrière le dos, mettez les pieds comme je vous ai dit, et vérifiez vous-mêmes si tout est correctement fait... C'est ainsi qu'il faut toujours être assis pour le calcul mental..."

... Certains maîtres commettent une grave erreur lorsqu'en appréciant la conduite d'un enfant, ils admettent la possibilité d'une désobéissance, du non-accomplissement d'un ordre donné... Une telle désobéissance n'a pas lieu si le maître présente ses exigences d'une manière autoritaire et inconditionnelle... Si, par exemple, il est dit que certaines choses doivent être du côté droit sur le pupitre, et d'autres à gauche, les enfants s'y conforment textuellement. Ou si le maître dit qu'il faut laisser vides les deux carreaux à gauche de la page, les enfants considèrent comme inadmissible de ne pas respecter cette règle.

Mais, qui détient le critérium des bonnes et des mauvaises règles ? L'instituteur est-il si inconditionnellement souverain ? Cette conception de la discipline à l'Ecole soviétique n'est-elle pas, tout à la fois, l'élément et le fruit de la discipline autoritaire qui avait imposé aux citoyens le culte de la personnalité ? Cette conception a-t-elle été modifiée ? Et les pédagogues français qui la citaient naguère en exemple en sont-ils toujours partisans ?

Ce sont des questions que nous posons, sans aucun parti-pris, avec notre seul souci de mieux nous renseigner pour trouver ensemble la forme de discipline qui correspondra le mieux à nos possibilités actuelles et à notre ardent souci de former l'homme et l'enfant.

Lors d'une récente réunion du groupe Parisien, un camarade nous disait : "J'ai, quand vient mon tour, la responsabilité de surveiller une cantine immense avec je ne sais plus combien de centaines d'écoliers. Et, bon gré mal gré, je fais comme mes collègues, j'emploie la discipline militaire que nous exécutons : les enfants rentrent bras levés au-dessus de la tête et, de temps en temps, au cours du repas, pour avoir un peu de silence : un, deux, trois... mains à la tête."

Mais nous ne sommes pas fiers de telles pratiques. Nous en avons honte, et c'est pourquoi l'enquête que nous menons sur ce thème se heurte à un tel silence. L'expérience de l'Ecole soviétique, dont nous avons eu l'occasion de louer les principes et les réalisations, nous sera, pour la préparation de notre Congrès, éminemment précieuse.